

Damien Bilteryst

Le prince Baudouin
Frère du Roi-Chevalier

Racine

À Julien

PROLOGUE

Pourquoi dédier une biographie à un prince peu connu disparu si jeune ?

Léopold II et Albert I^{er} occupent dans l'histoire de la Belgique une place et un rôle bien définis, bien identifiés : au roi bâtisseur a succédé en 1909 son neveu le roi chevalier. Cette succession n'a cependant pu s'opérer que par le décès du prince Baudouin, frère aîné d'Albert.

La naissance de Baudouin en 1869 restaure un vif espoir dans la pérennisation sérieusement menacée de la dynastie belge. Léopold II vient de perdre son fils unique, le duc de Brabant. Cette mort prive désormais la Maison de Saxe-Cobourg-Gotha de tout héritier de la troisième génération. Alors que la Belgique est l'objet de toutes les convoitises de ses voisins européens, la venue au monde d'un nouveau prince apparaît comme une garantie providentielle pour l'avenir. Léopold II a désormais un neveu sur lequel les espoirs de la nation entière reposent.

Baudouin vient au monde dans l'univers exceptionnel du palais de son père, le comte de Flandre. On pourrait presque considérer qu'il existe à cette époque deux cours en Belgique. Chacune d'elle est organisée autour d'un des deux fils du défunt roi Léopold I^{er}. Là s'arrêtent les similitudes. Sur la première règne un souverain visionnaire, énergique et déterminé qui forme inlassablement d'ambitieux projets pour son pays, parfois doublé d'un autocrate domestique. Trop souvent, il pallie les restrictions qu'impose la constitution à ses prérogatives régaliennes par un comportement tyrannique qu'il inflige tantôt au palais royal, tantôt au château de Laeken, à l'ensemble de sa maison. Cette cour est celle du roi Léopold II. La seconde est établie au palais de la rue de la Régence, au service d'un prince dont les idéaux sont à l'exclusif service de ses passions personnelles et dont

l'existence est dévolue aux plaisirs qu'offre une vie familiale équilibrée. On y cultive un art de vivre de haute qualité, dans un univers raffiné où la culture, les voyages et la concorde sont délibérément privilégiés. Cette « cour » est celle de Philippe, comte de Flandre, où naîtra et mourra Baudouin.

Baudouin connaîtra les premières années de cette période que l'on nomme habituellement la Belle Époque. Ère favorablement connotée, mais marquée aussi par l'essor des idées progressistes et les conflits qui s'ensuivent. Le Prince évolue dans un décor au luxe sans équivalent au cœur de Bruxelles, tandis que dehors monte déjà la clameur populaire augurant d'un imminent changement de société.

Alors que Léopold II tente d'inscrire son neveu dans sa propre ligne de pensée, Baudouin, certes patriote, n'oublie jamais que d'autres modèles existent en Allemagne, le pays de sa mère née princesse prussienne. Ses références ne se limitent pas au cadre étroit dans lequel il vit à Bruxelles ; elles se teintent de l'esprit germanique de la cour des Hohenzollern, où il séjourne fréquemment. Baudouin prise les parades militaires belges, il commande loyalement ses troupes, mais prend – dès qu'il juge l'action de son oncle contraire à ses idées personnelles – ses distances avec le Roi dont il critique les projets coloniaux.

Dans l'ombre de Baudouin grandit son frère Albert, auquel on vante tant les qualités de son frère aîné à jamais figé dans une image de saint de vitrail. Cet exemple en devient paralysant. Tout au long de son règne, Albert I^{er} s'interrogera : suis-je à la hauteur de mon défunt frère ? La spéculation n'est pas vraiment de mise en histoire, mais il est plaisant d'imaginer ce qu'aurait été le règne de Baudouin s'il avait succédé à son oncle en 1909. Son règne aurait-il été plus conservateur que celui du roi chevalier, conformément aux idées traditionalistes du Prince ?

Cette biographie permet donc de côtoyer au plus près deux rois des Belges vus sous un angle nouveau. Le lecteur entrera dans leur univers personnel en témoin privilégié et découvrira les coulisses de la monarchie en cette période charnière de l'Histoire. Il y rencontrera des figures connues comme la déterminée comtesse de Flandre, l'énigmatique Marie-Henriette ou Clémentine la Cendrillon, tout en se familiarisant avec des personnages moins connus des Belges. Certains sont de naissance royale : l'énergique prince Charles-Antoine de Hohenzollern, l'amusant cousin Carlo, le terrible

Aribert d'Anhalt, l'effrayante Mathilde de Saxe. D'autres rôles complètent ce riche casting : le fidèle Terlinden, Bosmans le charmeur, le sévère major von Schilgen, sans oublier la meute des griffons de la Reine qui, eux aussi, apparaissent dans le récit.

Le récit ne reste pas circonscrit à Bruxelles mais suit Baudouin en manœuvres militaires en Belgique ou à Hanovre. Le lecteur découvrira Baudouin dans ses voyages à Sigmaringen la féodale, à la douce Weinburg près du lac de Constance, dans le Nord de l'Italie ou encore à Paris lors de l'inauguration de la Tour Eiffel.

Qui n'éprouverait l'envie de suivre Baudouin ?

Chapitre I

A GOOD FELLOW

À Philippe, comte de Flandre, jeune homme placide et aimable, son père, le roi Léopold I^{er}, confie de temps à autre quelques missions de représentation auprès des cours étrangères. Il connaît les langues allemande, flamande et anglaise. Sa physionomie très avenante plaît dans les salons. Il danse élégamment et charme naturellement ceux qu'il rencontre. Ainsi, à vingt ans, le comte de Flandre rend visite à Metternich. Le vieux chancelier décide de se montrer aimable avec le fils cadet de Léopold I^{er} qui lui paraît avoir hérité de ses excellentes façons. Taquinant le jeune homme, il lui demande à brûle-pourpoint si les statues du parc de Bruxelles ont le nez cassé. Médusé, Philippe lui répond qu'effectivement, beaucoup d'entre elles ont été restaurées à la suite de mutilations anciennes. Le chancelier lui fait alors un surprenant aveu : jeune homme de dix-sept ans en vacances chez son père alors ministre à Bruxelles, il s'est parfois amusé en compagnie d'amis de jeunesse à jeter des pierres au parc, ce qui a pu parfois avoir de fâcheux résultats¹ ! Cette aisance à susciter l'empathie perdurera. L'entregent et l'extérieur avantageux du comte de Flandre opéreront aussi efficacement à Berlin qu'à Vienne et à Weimar qu'à Venise, cité qu'il aime entre toutes.

Je ne suis qu'une doublure

En 1958, le Roi – pourtant d'ordinaire si jaloux de ses prérogatives – mandate Philippe, tout jeune général-major de cavalerie dans l'armée belge, à la présidence du Conseil de Défense. Depuis longtemps déjà, il s'intéresse aux affaires militaires, et pas seulement en

1 Schweisthal, M., « Son Altesse Royale Philippe, Comte de Flandre, Essai biographique », in *Annales de la Société d'Archéologie de Bruxelles*, XXII (1908), pp. 22-23.

collectionnant les albums de lithographies représentant des uniformes ou des vues de batailles orientales, mais en étudiant sérieusement les questions les plus théoriques relatives à l'art de la guerre. Léopold I^{er} préférerait même que ce soit son « bon gros Philippe » qui gère exclusivement ce domaine, car il doute alors de l'intérêt du duc de Brabant pour le sujet. L'avenir démontrera que les centres d'intérêts de ses deux fils ne sont alors pas encore définitivement fixés... « Je ne suis qu'une doublure, dit Philippe. La seule chose politique dont je me suis occupé et dont je m'occupe journalièrement sont les affaires défensives et militaires du pays et c'est une tâche qu'on aime à remplir¹ ». Outre un intérêt commun pour la défense nationale, Philippe et « Cher Papa » partagent les plaisirs cynégétiques. Léopold se réjouit de l'ouverture de la saison des chasses et promet malicieusement à son fils que les renards auront une punition conséquente le temps venu. Le roi Léopold préfère la compagnie de Philippe, dont il estime la manière d'être plus vraie que celle de son frère : « Léo est un être dont on retire peu de satisfactions quand on connaît bien son caractère égoïste et sec². »

Léopold I^{er} a très rapidement décidé du mariage du duc de Brabant, alors âgé d'à peine dix-huit ans, mais il juge le comte de Flandre trop jeune pour se marier ; il n'aurait d'ailleurs pas la place de loger un autre couple sous son toit. Le nom de Marie, princesse de Hohenzollern-Sigmaringen est prononcé dès 1858, mais ses treize ans rendent tout projet matrimonial très prématuré. A priori, même s'il estime personnellement le père de la jeune fille, Léopold I^{er} n'est pas très favorable à une telle union : « Des Murat et la descendance de Stéphanie de Beauharnais ne m'inspirent pas beaucoup³ », déclare-t-il. Une autre « fiancée » est évoquée en 1860 : la princesse Marie des Pays-Bas⁴, dix-neuf ans, fille du prince Frédéric. Philippe l'a vue l'année précédente à la cour hollandaise, mais il juge la jeune fille laide et sa famille déplaisante.

Philippe souhaiterait ardemment quitter le château de Laeken où le décès de sa mère la reine Louise en 1850 et l'arrivée trois ans plus

1 APR – Archives de la comtesse d'Hulst – Lettre de Philippe à la comtesse d'Hulst, 11 janvier 1859 (10/56).

2 APR – Inventaire Mexique – Lettre de Léopold I^{er} à Charlotte, Laeken, 11 juillet 1863 (15/7).

3 APR – Inventaire Mexique – Lettre de Léopold I^{er} à Charlotte, Laeken, 26 octobre 1862 (15/271).

4 Marie, princesse des Pays-Bas (1841-1910) épousera en 1871 Guillaume, prince de Wied.

tard de sa belle-sœur l'archiduchesse Marie-Henriette d'Autriche ont éteint toute harmonie familiale. Souvent grognon, la jeune duchesse de Brabant dédaigne même parfois saluer son beau-frère. « Marie, les jours où elle ne va pas au spectacle, est d'une humeur de dogue ; ses dames elles-mêmes ont de la peine à la supporter¹. » Lorsqu'elle se départit de son mutisme gênant, ses conversations généralement limitées au domaine équestre et aux comédies italiennes dont elle est passionnée rebutent le jeune Philippe, témoin involontaire de l'existence curieuse que mène le couple héritier, toute de silences, de regards léopoldiens morigénant la duchesse de Brabant et de malaise permanent. Philippe a tant besoin de fuir Laeken que, compréhensif, le roi Léopold I^{er} l'emmène fréquemment avec lui dans son domaine d'Ardenne. En 1861, le Roi l'autorise à s'établir dans son propre appartement au palais royal de Bruxelles. Le jeune homme profite alors de son célibat pour voyager et vivre à sa guise. Cela déplaît au Roi qui décrit de la sorte les journées de son fils, âgé de vingt-cinq ans : « Quand il ne va pas à la chasse, il ne se lève pas de très bonne heure et fume grand nombre de cigares. Quand on est ici, il vient ordinairement pour le déjeuner d'une heure, après cela il retourne à deux heures en ville et se promène avec quelques gens vraiment de peu de valeur jusqu'à l'heure du dîner. Il dîne en ville avec une partie de la maison. Le soir, il va au cercle jouer au whist². » Il ajoute : « Dans tout cela il n'y a rien qui soit mal, et à la fin de ses jours un pauvre vieux pourrait adopter ce genre de vie, mais pour un jeune homme intelligent, cela ne convient certainement pas. Je cherche souvent à lui donner de l'occupation, mais je ne vois pas qu'il s'y intéresse beaucoup. »

Le Roi déplore la vie sociale médiocre de son fils cadet, qui s'entoure de comparses favorisant ses mauvaises habitudes. Les mois passent, mais aucun changement n'intervient : « Phil devient d'un oisif terrible, je ferai bientôt une attaque sur cela³. » Léopold envisage alors un remède à son inactivité : « Pour le sortir de cette position, un mariage est fort à désirer, sans cela il tomberait finalement dans un véritable état de nullité. » Le Roi, bien décidé à sortir le Prince

1 APR – Archives de l'impératrice Charlotte – Lettre de Philippe à Charlotte, Laeken, 14 mars 1859 (17bis/40).

2 APR – Inventaire Mexique – Lettre de Léopold I^{er} à Charlotte, Laeken, 26 octobre 1862 (15/271).

3 APR – Inventaire Mexique – Lettre de Léopold I^{er} à Charlotte, Laeken, 11 novembre 1863 (15/322).

de son *dolce farniente*, se met à la recherche d'une bru qui amenderait Philippe. Il songe alors à d'inattendus partis demeurant à plus de neuf mille kilomètres de Bruxelles.

Le Brésil et la Belgique ont toujours entretenu d'excellentes relations commerciales, politiques et diplomatiques. En 1860, le brillant empereur Pedro II administre depuis près de trente ans avec intelligence et succès l'immense pays reçu de son père – qu'admiratif, Léopold I^{er} qualifie de « superbe empire ». Il a réussi à transformer le Brésil en une puissance reconnue sur la scène internationale pour sa stabilité politique, sa liberté d'expression, son respect des droits civiques, sa remarquable croissance économique et surtout sa forme de gouvernement : une monarchie constitutionnelle représentative. L'impératrice Thérèse-Christine, née princesse de Bourbon-Siciles, lui a donné deux filles qui ont alors quatorze et treize ans : Isabelle, l'héritière du trône, et sa sœur Léopoldine. Dans la continuité d'une politique d'immigration destinée à réduire l'influence des riches Brésiliens latifundiaires initiée dès les années 1820 par son prédécesseur, l'Empereur décide d'accorder aux princesses de vastes territoires sur lesquels pourront s'établir des colons européens. Une union entre le comte de Flandre et l'une des princesses brésiliennes – que l'on surnomme peu élégamment les « lots coloniaux » – offrirait à la Belgique une formidable opportunité d'investissements outre-Atlantique. Au début de l'année 1861, Léopold aborde le sujet avec Philippe et lui propose de se rendre sur place afin de juger par lui-même si l'une des jeunes filles lui plaît. D'abord enchanté par la perspective de ce voyage, auquel il compte ajouter une visite aux États-Unis, la motivation du jeune homme décroît au fil des mois. Plus Léopold et sa fille Charlotte mettent d'énergie à le persuader, plus Philippe s'irrite de cette obsession des siens à vouloir décider de sa vie. Le voyage aux Amériques n'aura finalement jamais lieu et de mariage brésilien, il ne sera plus aucunement question... Le roi Léopold I^{er} fait part de ses craintes pour l'avenir de son fils cadet : « Philippe est assez éloigné de l'idée de se marier. Il a une bonne existence confortable, fumant énormément et du reste ne faisant rien. C'est donc une existence entièrement négative, avec le danger de le voir former quand il sera plus âgé quelque stupide mariage morgana-tique, comme nous en avons vus¹. »

1 APR – Inventaire Mexique – Lettre de Léopold I^{er} à Charlotte, Laeken, 10 octobre 1862 (15/267).

La reine Victoria – dans son rôle de marieuse, l'un de ses favoris, on le sait – profite d'un séjour à Laeken au cours de l'automne 1862 pour prodiguer quelques conseils à son cousin Philippe: « C'est à cause de ton mariage. Il y a déjà deux ou trois ans que la Cousine t'en avait parlé et t'avait représenté la nécessité d'un tel acte. Mais maintenant je trouve que c'est un devoir envers le Roi et envers ton pays. Léopold [le duc de Brabant, futur Léopold II] est malheureusement toujours bien délicat. L'état de santé du bien-aimé Roi [...] est toujours une question d'inquiétude, et Léopold n'a qu'un fils. Tout ceci rend la succession peu sûre et la Belgique désire à juste raison voir assuré son avenir. Tu devrais tâcher de trouver une jeune princesse douce et aimable pour ton épouse et ne pas attendre plus longtemps. Les habitudes deviennent de plus en plus fixées [...] tu as plus que tout autre besoin d'une compagne douce, aimable et instruite pour rendre ton intérieur agréable. La crainte que ta femme n'aille pas bien avec Marie [Marie-Henriette, duchesse de Brabant] est futile [...] Marie a deux enfants et il n'y aura pas cette cause de jalousie. Donne-toi de la peine de chercher parmi les princesses qui te plaisent [...] et tu trouveras, mais crois-moi cher Ami et au conseil qui te dirait que ce sera pour ton bonheur. Pense à celui du bien-aimé Roi et du Pays¹. » Philippe tergiverse et se dérobe par quelques plaisanteries. Sa cousine Victoria lui rappelle peu après: « Je ne puis t'écrire sans te parler de nouveau et très sérieusement au sujet de ton futur et de ton mariage. Ce n'est pas une chose sur laquelle il faut plaisanter et c'est une chose fort sérieuse. C'est ton devoir envers ton Père, ta Patrie et toi-même de chercher une épouse. La santé du Roi – que Dieu nous préserve longtemps – est chancelante, celle de ton frère de même, et il n'y a plus que le petit Léopold²! Tu as vu comme dans deux mois, trois de tes cousins portugais ont été emportés, et tu ne voudras pas voir la Belgique devenir hollandaise ou française ou même passer à une autre branche de la famille? Pour toi-même aussi ne vivre seulement pour s'amuser n'est pas digne et bien contraire aux principes du bien-aimé Cousin [le prince consort Albert] que tu aimais tant. Il faut vivre pour les autres, et il ne suffit pas d'avoir vécu seulement en ne faisant pas de mal; il faut avoir pu faire du bien aux autres, sans cela on devient fort égoïste et pire que cela. Cherche

1 APR – Fonds Comte de Flandre – Lettre de Victoria à Philippe, Laeken, 19 octobre 1862 (61/20).

2 Léopold, fils unique de Léopold II, qui décédera en 1869 à l'âge de 10 ans.

partout où tu veux et tu trouveras bien sûr une bonne et aimable épouse¹.»

Physiquement, le comte de Flandre tient beaucoup des Orléans, sa famille maternelle. D'eux, il a non seulement hérité de la blondeur des cheveux et du bleu des yeux, mais aussi, malheureusement, de la surdité qui l'afflige précocement et qui le rend parfois bougon. Les médecins affirment à tort que les bains froids qu'il aimait prendre à Ostende ou à Venise ont provoqué ses troubles de l'ouïe. On estime aujourd'hui que cette infirmité est très probablement d'origine congénitale, car plusieurs de ses parents en sont atteints et, plus tard, sa fille cadette en souffrira également. Philippe lui-même dit : « Ton pauvre frère devient sourd et de plus en plus. Je crains que c'est un peu dans la famille². » Philippe se plaint souvent de cette affection invalidante : « Hélas, je suis bien sourd ; cette infirmité augmente, elle m'empêche de faire bien des choses que je voudrais pouvoir faire pour être utile au pays. Je partirai demain pour Paris, j'y vais consulter un médecin que l'on dit fort bon. Mais hélas ! J'ai peu d'espoir³. » La surdité de Philippe s'aggravera en dépit d'inefficaces cures sensées guérir son mal ou simplement lui apporter un mieux-être. Au soir de sa vie, le Prince déclarera : « Si on avait moins travaillé mes tristes oreilles, elles seraient moins mauvaises⁴. » Il déplore également son manque d'aisance à s'exprimer en public : « Je ne suis pas éloquent⁵. » Être présenté devant beaucoup de monde constituera, de plus en plus, une épreuve car il lui sera malaisé de communiquer de manière naturelle comme auparavant : « C'est comme si on menait un aveugle voir des tableaux⁶ », dit-il. Pour ces raisons, jointes il faut bien le dire à une certaine indolence, il n'envisage qu'avec réticence les rôles officiels qu'il pourrait être amené à jouer.

1 APR – Fonds Comte de Flandre – Lettre de Victoria à Philippe, Windsor Castle, 23 mars 1863 (61/21).

2 APR – Archives de l'impératrice Charlotte – Lettre de Philippe à Charlotte, Laeken, 15 mai 1859 (17bis/44).

3 Vandenpeereboom, A., *La fin d'un règne*, Liberaal Archief, Gand, 1994, p. 17 – 16 octobre 1864.

4 APR – Fonds Comtesse de Flandre – Lettre de Philippe à Marie, Bruxelles, 7 juillet 1904 (32/106).

5 APR – Fonds Comtesse de Flandre – Lettre de Philippe à Marie, Bruxelles, 4 juillet 1902 (32/92).

6 MRA – Fonds Wilmet – Lettre de Philippe à sa fille Joséphine, Les Amerois, 25 juillet 1894 (XXI/53).

Je n'aurai jamais ici qu'un rôle très effacé et je ne m'en plains pas

À la fin de son règne, Léopold I^{er}, un temps séduit par la perspective de ceindre la couronne hellénique, observe la situation grecque : le règne qu'Otto de Bavière a inauguré en 1832 vient d'être brutalement interrompu par une révolution populaire en octobre 1862. Léopold, persuadé depuis toujours qu'il aurait beaucoup mieux gouverné le pays que « ce pauvre Otto », juge qu'il est trop tard aujourd'hui pour tenter personnellement l'aventure, mais il est flatté d'apprendre que les chancelleries et les cours européennes ont avancé le nom de son fils Philippe comme candidat au trône de Grèce. À l'intention du comte de Flandre, Léopold rédige un mémorandum exposant les avantages et les inconvénients d'un établissement à la tête de l'État grec. Philippe n'y voit éventuellement qu'une seule raison valable d'accepter : la douceur du climat lui paraît enviable. Pour le reste, il estime la Grèce une « vilaine boutique » et sa candidature uniquement due à la position de son père et il ne souhaite nullement tenter de régner sur un peuple réputé ingouvernable¹. C'est donc sans aucun regret qu'il abandonnera ce projet : « Je n'aurai jamais ici qu'un rôle très effacé et je ne m'en plains pas, je n'ambitionne pas la périlleuse et difficile mission de diriger un peuple². »

Une seconde opportunité d'embrasser un destin royal s'offrira encore à Philippe. Le 23 février 1866, au parlement de Bucarest, retentissent de vives, mais bien hâtives, acclamations qui saluent l'élection à l'unanimité des voix du comte de Flandre comme seigneur et maître des principautés roumaines unies, sous le nom de Philippe I^{er}³. Ce trône que le principal intéressé n'a jamais demandé sera – selon l'excellent mot du ministre Vandenpeereboom – refusé par télégramme sans plus de cérémonie que s'il s'agissait d'une balle de coton⁴. D'ailleurs, Philippe, qui dès l'annonce de son avenir quelque peu inquiétant dans les Carpates a fui Bruxelles, est préoccupé par une question bien plus cruciale à ses yeux que l'hospodorat de Roumanie : on veut à nouveau le marier... et s'il a pu temporiser lorsque son père était encore de ce monde, il lui sera plus difficile de

1 Cf. l'excellente étude de la question hellénique proposée par Defrance, O., *Léopold I^{er} et le clan Cobourg*, Racine, Bruxelles, 2004.

2 APR – Archives de la comtesse d'Hulst – Lettre de Philippe à la comtesse d'Hulst, 21 janvier 1866 (10/70).

3 Le colonel Couza, qui a été élu en 1859 à la tête des principautés de Moldavie et de Valachie sous le nom d'Alexandre-Jean I^{er}, est forcé d'abdiquer en février 1866.

4 Daye, P., *Léopold II*, Bruxelles, 1934.

se dérober à la volonté de son frère Léopold II qui tente depuis leur petite enfance de lui imposer sa loi. En 1837, du haut de ses deux ans, Léopold avait déjà très froidement accueilli son cadet par un « pas beau frère, pas beau ! », donnant ainsi d'emblée la tonalité en demi-teinte de leurs relations futures.

Encore davantage déterminée que son père à voir se marier le comte de Flandre, Charlotte, qui éprouve si peu de sympathie pour sa belle-sœur Marie-Henriette, songe depuis longtemps déjà que « la jeune Hohenzollern » conviendrait à son frère. Cette Princesse, dont on prononce souvent le nom à la cour de Belgique, est Marie, la dernière fille du prince Charles-Antoine de Hohenzollern-Sigmaringen. Charlotte insiste : « Une fille de plus lui [le Roi] serait d'une grande ressource car celle qu'il a chez lui [Marie-Henriette] ne le réjouit que modérément. Tu aurais tort de rejeter ces idées¹ » et ne désarme pas devant le peu d'enthousiasme du jeune homme : « Avoue mon bon ami que parce que Léopold a été marié trop tôt et contre son gré, ce n'est pas une raison pour que tu ne te maries pas du tout quand tout le monde te laisse libre du choix de l'épouse². »

Léopold II, qui vient d'accéder au trône, va sérieusement s'occuper de régler la question du mariage de son frère, d'abord à l'insu du principal intéressé dont il connaît les prévisibles atermoiements. Une alliance avec la Prusse serait la bienvenue car elle offrirait à la Belgique, toujours convoitée par les velléités annexionnistes françaises, un allié majeur. Le Roi sollicite le concours de la reine Victoria en rappelant habilement l'estime dont le défunt prince consort Albert gratifiait la princesse Marie. Victoria, convaincue elle aussi depuis longtemps de la nécessité de marier Philippe, ne peut qu'être séduite par ce subtil rappel du choix de son cher Albert. Elle va donc maintenant activement coopérer avec la reine de Prusse dans cette entreprise matrimoniale. Certains auteurs minorent le rôle de la souveraine britannique : « Léopold II, grand seigneur, laissera à la reine Victoria l'illusion d'avoir été le maillon indispensable dans la chaîne des démarches en vue de la conclusion de ce mariage. C'est donc à l'initiative de Léopold II – peu de gens le savent – que Philippe et Marie se sont unis en 1867³ », mais il n'en reste pas moins vrai que son rôle d'intermédiaire facilite grandement ce projet. À son cousin qui s'enquiert de la beauté, de l'absence d'engagements pris ailleurs et de la

1 APR – Fonds Comte de Flandre – Lettre de Charlotte à Philippe, 12 octobre 1861.

2 APR – Fonds Comte de Flandre – Lettre de Charlotte à Philippe, 31 mars 1862.

3 Capron, V., *Le mariage des Comtes de Flandre*, Bruxelles, 1991, p. 3.

dignité de la jeune fille, Victoria – qui s’est renseignée auprès d’Antoinette de Hohenzollern – donne les meilleures garanties au sujet de la Princesse : Marie est « bien portante et robuste, très intelligente et instruite¹ ». La première visite, en décembre 1866, à la cour des Hohenzollern se passe au mieux : « Hier, nous avons eu la visite du comte de Flandre ; à midi nous avons déjeuné en famille, à quatre heures et demie, nous avons dîné avec l’entourage. Le soir nous sommes allés au thé à Benrath. Aujourd’hui il est de nouveau parti. Il est très agréable et fait une simple et chaleureuse impression². » Pour les instigateurs du futur mariage, il est inutile de temporiser. Marie dispose de très peu de temps pour réfléchir. Philippe lui plaît : « Hier fut pour moi un jour grave, vu qu’on me demanda si la visite récente m’avait plu. Je répondis “oui” de tout cœur et maintenant ce que Dieu veut...³ » Sans perdre de temps, Philippe, sous le prétexte officiel d’une visite aux usines Krupp, est envoyé à Essen au début février 1867. Entre-temps, Victoria maintient la pression sur son cousin : « Albert qui t’aimait beaucoup [...] désirait beaucoup ce mariage et de le voir s’accomplir serait pour moi une satisfaction bien grande. Il aimait et respectait la famille de Hohenzollern autant que moi et je ne doute pas du bonheur qui t’attend si tu obtiens la main de la princesse Marie⁴. » De Essen, Philippe fera une halte à Düsseldorf où il pourra rencontrer à nouveau celle qu’on lui destine comme épouse. Les jeunes gens se plaisent toujours. Marie déclare : « Tout est si rapidement arrivé quoique nous l’attendions depuis longtemps. Hier matin il arriva. Le soir à huit heures et demie nous nous sommes fiancés dans le petit salon de Maman. J’ai la plus grande confiance dans l’avenir. Il est si bon⁵. » À la comtesse Cerrini, Marie confie : « Philippe est très jovial. Il est fort sourd, mais cela ne me trouble pas, parce que cela impose aussi plus de devoirs⁶. » Pour sa part, Philippe constate de manière bien pragmatique : « Mon coiffeur

1 *Ibid.*, p. 11 – Lettre de la reine Victoria à Léopold II, Windsor Castle, 27 novembre 1866.

2 MRA – Fonds Wilmet – Lettre de Marie à la comtesse Cerrini, Düsseldorf, 21 décembre 1866 (XVII/108).

3 MRA – Fonds Wilmet – Lettre de Marie à la comtesse Cerrini, Düsseldorf, 13 janvier 1867 (XVII/112).

4 APR – Fonds Comte de Flandre – Lettre de Victoria à Philippe, Osborne, 4 janvier 1867 (61/28).

5 MRA – Fonds Wilmet – Lettre de Marie à la comtesse Cerrini, Düsseldorf, 5 février 1867 (XVII/117).

6 MRA – Fonds Wilmet – Lettre de Marie à la comtesse Cerrini, Düsseldorf, 22 janvier 1867 (XVII/114).

m'a dernièrement dit que mes cheveux se faisaient plus rares et que mes favoris grisonnaient. Cela m'a fait impression [...]. J'ai dit à mon frère que je comprenais qu'il était désirable que je finisse par me marier¹. » L'annonce du mariage est immédiate, ce qui surprend tout le monde, à commencer par le ministre de l'Intérieur auquel le comte de Flandre déclarait encore au mois de juillet précédent son anti-prussianisme virulent. Dans les chancelleries, on considère que le fiancé s'est sacrifié aux intérêts du pays. Une convention matrimoniale est rapidement conclue : Marie recevra, comme toutes les princesses de sa maison qui convolent, une dot de cent mille francs (il s'agit d'une obligation de fidéicommiss) et un surcroît de dot de quatre cent mille francs à titre de faveur² à laquelle les parents de la Princesse ajoutent un trousseau d'une valeur de deux cent mille francs. Le mariage sera célébré à Berlin sous les auspices du roi de Prusse, conformément au cérémonial de sa maison³.

Mariage à Berlin sous le regard du roi de Prusse

Le 23 avril 1867, Philippe et son frère arrivent en Allemagne. Après les honneurs militaires rendus par un bataillon d'infanterie, un sifflement de locomotive annonce l'arrivée du maître de cérémonie : Guillaume, roi de Prusse, flanqué de son fils le Kronprinz. C'est le roi de Prusse, et nul autre, qui accorde la main de la princesse Marie à Philippe⁴.

La cérémonie du mariage a lieu à Berlin le 25 avril en la cathédrale Sainte-Edwige, à la Bebelplatz. La princesse héritière de Prusse n'y voit là qu'une église qui « ressemble davantage à un manège pour chevaux orné par la poussière, les toiles d'araignée et les saints en

1 *Nouvelle Biographie nationale*, Académie royale de Belgique, Bruxelles, 1997, t. IV, p. 297.

2 APR – Fonds Comte de Flandre – Convention matrimoniale (4) : ce supplément est octroyé à la princesse Marie de Hohenzollern car la somme a fait retour lors du décès de la princesse Stéphanie. Pour convertir les sommes citées en euros, il est correct de les multiplier par vingt : deux millions d'euros de dot, huit millions de surcroît et quatre millions de trousseau, soit un total de quatorze millions d'euros.

3 APR – Fonds Comte de Flandre – Convention matrimoniale (4), article II.

4 APR – Fonds Comte de Flandre – Convention matrimoniale (4) : « Sa Majesté Guillaume Roi de Prusse en sa qualité de chef de la maison de Hohenzollern et Sa Majesté Léopold II Roi des Belges désirant resserrer de plus en plus les liens d'amitié et de confiance qui les unissent ont résolu avec le consentement paternel de SAR Charles-Antoine de Hohenzollern-Sigmaringen d'unir par les liens du mariage SAR Madame Marie Princesse de Hohenzollern et SAR Philippe, Comte de Flandre. »

carton-pâte¹. » Le choix de ce modeste édifice n'est cependant pas dû au hasard et constitue une délicate allusion à la Belgique : il est en effet dédié à la sainte patronne de Silésie et de Brandebourg qui vécut au XIII^e siècle – une princesse apparentée à la Maison de Wettin dont est issu le marié. Après avoir rappelé que trois devoirs incombent aux époux – l'accomplissement rigoureux de leurs obligations mutuelles, la fidélité scrupuleuse à la foi promise et la sanctification de la famille que leur mariage a fondée –, le prince-évêque de Breslau souhaite à « l'auguste couple » de trouver dans un heureux intérieur l'abri contre les orages qui pourraient éclater. Les fiancés reçoivent ensuite le sacrement du mariage, tandis que dehors retentit le canon et sonnent à toute volée les cloches de l'église. La princesse héritière de Prusse constate que les mariés ont l'air heureux et juge la cérémonie réussie. Au milieu du chœur qui entonne le *Te Deum*, le cortège royal quitte la cathédrale. Les voitures se rendent au château royal où un banquet attend trois cent cinquante convives. Le roi de Prusse, qui préside, porte un toast en français : « Je bois à la santé du roi des Belges et de sa famille. Je bois au bonheur futur des jeunes époux dont nous célébrons l'union. » Les festivités se terminent le lendemain par une brillante réception du corps diplomatique et un concert. Le surlendemain, le comte et la comtesse de Flandre font leur entrée solennelle à Düsseldorf qu'ils quittent ensuite pour la Belgique. « Ce sera le terrible adieu », dit Marie qui craint tant d'être séparée de ses parents et de tout ce qu'elle aime.

Lorsqu'ils arrivent à Bruxelles en début de soirée sous une pluie discontinue, Philippe et Marie découvrent la ville pavoisée en leur honneur. À la gare, ils sont reçus par les autorités du pays et même par différentes sociétés populaires de tir, d'archers ou d'arbalétriers... Encore une promenade en voiture découverte, sous les averse, et les jeunes mariés sont désormais chez eux, ou plutôt chez le Roi car ils logeront provisoirement durant quelques mois tantôt dans l'aile droite au premier étage du palais royal, tantôt au château de Laeken.

Une cour si froide

Dès son arrivée en Belgique, la comtesse de Flandre fait la meilleure impression et son père s'en félicite auprès de Philippe : « Je suis

1 Zeevat, C., « The Countess of Flanders », in *Royalty Digest*, novembre 1997.

heureux d'apprendre que vous êtes content de Marie – non par rapport à votre personne car elle vous aime comme on ne peut aimer plus, mais par rapport à son maintien et sa tenue envers la société et la population», ajoutant de manière très optimiste: «Pour ce qui concerne la Reine [Marie-Henriette], je suis sûr qu'elle s'efforcera à ne jamais troubler par le moindre nuage ces excellents rapports¹.» Avant même son arrivée à Bruxelles, certains ont mis la jeune fiancée en garde: «Quant à la reine, je ferai sa connaissance à Bruxelles. C'est un point important. Il y en a qui craignent que nous ne nous supportions pas. Elle comme autrichienne, moi comme prussienne, mais j'apporte la meilleure volonté avec moi et je me soumettrai fort à elle, certainement au début, cela m'est très naturel. On la dit belle et qu'elle aime de s'amuser et aime la musique dont je raffole aussi².» Tout commence en effet au mieux entre les deux belles-sœurs: «La reine m'a beaucoup plu, elle a une figure simple et naturelle avec laquelle elle a gagné mon cœur. Elle a, je crois, beaucoup d'esprit naturel et beaucoup de cœur, et que veut-on de plus? Je ne pense pas que nous avons des intérêts pareils, mais cela n'est pas nécessaire. Je craignais un peu pour ce point important, mais je suis toute tranquillisée³.» Léopold aussi se montre si cordial que Marie regrette les absences du couple royal: «Les Majestés reviennent de Paris le 3 [juin] et je suis contente car la reine est d'un agréable commerce pour moi, et elle me manque souvent, je suis naturellement encore depuis trop peu de temps ici, mais ce sont des gens agréables et, comme on dit, faciles de relations.» Durant la cohabitation avec le Roi et la Reine, les comtes de Flandre déjeunent seuls et ne voient les souverains que lors du dîner du soir avant de se retrouver à nouveau en tête-à-tête. Il est initialement prévu que les jeunes mariés habitent leur propre résidence dès novembre 1867, mais ils devront attendre six mois de plus pour loger enfin dans le palais qu'ils font rénover. Ils visitent quotidiennement les lieux pour surveiller l'avancement des travaux.

En juin 1867, Philippe et Marie se rendent à Paris. La jeune femme se dit «un peu dégoûtée de cette Babylone qui étale son impudicité et

1 APR – Fonds Comte de Flandre – Lettre de Charles-Antoine de Hohenzollern à Philippe, Düsseldorf, 9 mai 1867 (87/7).

2 MRA – Fonds Wilmet – Lettre de Marie à la comtesse Cerrini, Düsseldorf, 21 mars 1867 (XVII/130).

3 MRA – Fonds Wilmet – Lettre de Marie à Carola de Saxe, Bruxelles, 1^{er} juin 1867 (XV/33).

ses mauvaises mœurs¹. » Mais qu'importe après tout, car un heureux événement s'annonce déjà : « J'ai toute prévision de devenir mère². » Marie redoute quelque peu la fatigue inhérente aux festivités parisiennes peu compatibles avec son état : « Je vais avec inquiétude à l'ouverture de l'Exposition à cause de mes indispositions [...] mais je me sens si bien que je crois ne pas être imprudente en le faisant vu surtout que je reste toute la matinée tranquille³. » De retour en Belgique, ils ne restent que trois jours dans la capitale et se rendent à Ciergnon pour y séjourner seuls avant un petit voyage prévu en Allemagne : « J'ai eu la grande joie de voir mon papa ici, il est resté la nuit du 11 au 12 [juillet] et nous avons combiné notre plan estival ». Marie se sent bien à Ciergnon : « Mes inconvénients sont presque tout à fait passés. Je suis toute la journée dehors [...] la grande tranquillité après l'éternelle agitation et le vacarme de Paris fait vraiment du bien⁴. » Hélas, quelques jours plus tard, le 1^{er} août, à la veille du départ pour l'Angleterre, Marie fait une fausse couche spontanée précoce au troisième mois de cette première grossesse. Elle supporte courageusement cette épreuve et doit demeurer alitée durant une semaine. Charles-Antoine, le père de Marie, s'en désole : « Voilà des espérances bien pures et heureuses qui vont s'en aller [...] il faut les ménagements les plus absolus ; Marie doit rester couchée aussi longtemps que cette faiblesse durera⁵. » Pour se consoler, Marie et Philippe entreprennent, sans aucun entourage, un voyage de deux mois en Allemagne et en Suisse. La veille du départ, elle se laisse aller à son enthousiasme de retrouver les siens qui lui manquent tant : « Demain nous partons. Tu peux te figurer avec quelle joie je pense à cela, mon cher, cher Philippe, tout seuls c'est délicieux⁶ ! » Auprès de sa famille, elle pourra achever plus sereinement sa convalescence : « Je suis tout le temps sur la chaise longue, cela va bien, mais je dois être prudente. Tu comprends quelle tristesse que la destruction de

1 MRA – Fonds Wilmet – Lettre de Marie à la comtesse Cerrini, Paris, 12 juin 1867 (XVII/151).

2 MRA – Fonds Wilmet – Lettre de Marie à la comtesse Cerrini, Paris, 18 juin 1867 (XVII/152).

3 MRA – Fonds Wilmet – Lettre de Marie à Carola de Saxe, Paris, juillet 1867 (XV/36).

4 MRA – Fonds Wilmet – Lettre de Marie à Carola de Saxe, Ciergnon, 16 juillet 1867 (XV/36).

5 APR – Fonds Comte de Flandre – Lettre de Charles-Antoine de Hohenzollern à Philippe, 31 juillet 1867 (87/9).

6 MRA – Fonds Wilmet – Lettre de Marie à la comtesse Cerrini, Bruxelles, 15 août 1867 (XVII/165).

mes plus belles espérances¹.» Philippe et elle se rendent dans les lieux qu'elle affectionne entre tous et qui lui parlent tant : « Nous sommes dans la belle capitale de la Souabe [...] c'est si amusant de voyager toute seule avec mon Philippe ; c'est un vrai voyage de noces et nous sommes infiniment heureux². »

De retour à Bruxelles, Marie est plus que jamais la proie d'une tenace nostalgie des jours anciens : « Quand on pense combien nous étions tous joyeux il y a huit ou dix ans à Weinburg ! Et combien de plus en plus le sérieux de la vie s'est attaché à nous³. » Ses regrets, en dépit de l'affection réelle de Philippe, s'expriment avec virulence : « Malgré mon grand bonheur, je me sens souvent terriblement seule [...] je n'ai personne ici quand Philippe est absent. Je m'apparais souvent comme enterrée vivante⁴. » Elle a maintenant compris que tant qu'elle vivra auprès du couple royal, jamais elle ne parviendra à s'épanouir en organisant son existence selon les modèles qu'elle a connus dans sa jeunesse en Allemagne. Il lui est impossible de créer une société chaleureuse d'intimes avec lesquels elle pourrait échanger en confiance. Les avantages matériels de sa position ne compensent aucunement l'absence de relations sociales. La Reine, peu sociable, ne lui témoigne plus maintenant qu'une amabilité de convenance et ne lui donne aucune marque de l'affection dont elle-même est tant privée. Marie lui reconnaît un beau caractère, un sens aigu du devoir, mais ne décèle rien de doux dans sa personnalité renfermée. Elle aimerait tant que sa belle-sœur se déparde de sa raideur et de ses attitudes affectées, qu'elle lui adresse un regard chaleureux ou une poignée de main sincère. Les enfants du Roi, Louise, Léopold (l'espoir de la dynastie, que son grand-père surnommait parfois « Élie » en référence au prophète) et Stéphanie se montrent, eux, très affectueux et caressants pour oncle et tante Flandre, mais ils les voient peu. Le Roi sait être très aimable et aime son frère, reconnaît Marie, mais sa nature glaciale empêche toute vie de famille cordiale. Les deux dames d'honneur affectées à son service ne constituent que de maigres ressources en raison de leur trop rare présence.

1 MRA – Fonds Wilmet – Lettre de Marie à Carola de Saxe, Weinburg, 5 septembre 1867 (XV/37).

2 MRA – Fonds Wilmet – Lettre de Marie à la comtesse Cerrini, Stuttgart, 19 août 1867 (XVII/165).

3 MRA – Fonds Wilmet – Lettre de Marie à Carola de Saxe, Bruxelles, 24 octobre 1867 (XV/38).

4 MRA – Fonds Wilmet – Lettre de Marie à la comtesse Cerrini, Bruxelles, 31 octobre 1867 (XVII/178).

Quotidiennement, elle doit lutter contre une profonde mélancolie qui la mène à de fréquents états d'abattement et d'apathie.

Un nouveau voyage pourrait opportunément l'aider à fuir cette ambiance si pesante. Elle se rappelle que la reine Victoria les a conviés à séjourner auprès d'elle. Philippe et Marie se rendront donc à Windsor, Londres et Sandringham en novembre avant de retourner passer les fêtes de Noël en famille à Düsseldorf. Le retour à Bruxelles est, de manière prévisible, bien morose et ce ne sont pas les quelques bals de cour où Marie ne connaît presque personne qui lui feront oublier ceux qu'elle vient de quitter à regret. Elle passe ses journées à lire, à jouer de la musique, à peindre et à dessiner en attendant impatiemment de pouvoir emménager dans sa propre demeure. Le 2 mai 1868, les comtes de Flandre sont ravis de pouvoir enfin s'établir dans leur palais et de vivre de manière indépendante, d'autant plus qu'à Laeken, la maladie du fils du Roi, le petit duc de Brabant, assombrit l'humeur de ses parents et alourdit l'atmosphère : « La maladie de notre neveu nous a retenus ici, mais il va mieux après avoir donné beaucoup de soucis¹. » Marie espère que ses relations avec Marie-Henriette – qu'elle ne voit presque plus depuis qu'elle est dotée de sa propre maison – se réchaufferont : « L'état du jeune prince reste le même [...] j'espère encore, mais je pense que ce sera une longue affaire. Pour les parents c'est terrible de voir souffrir leur enfant, je les plains de tout cœur. Je comprends que tu penses qu'il pourrait en résulter un changement dans mes relations avec la reine. De gros soucis rapprochent les cœurs. Je l'espère en Dieu », mais l'avenir apprendra qu'il n'en sera rien, bien au contraire.

À peine installés chez eux, Philippe et Marie partent pour un nouveau voyage qui les conduira au domaine de Fulnek² que possède le comte de Flandre en Moravie. Leur itinéraire passe fort heureusement par Düsseldorf chez les parents de la Comtesse, et aussi par Dessau et Dresde où ils pourront revoir d'autres membres de la famille. Marie est très impressionnée par le domaine tchèque qu'elle découvre : « Un régiment pourrait y loger ». Philippe, lui, en profite pour s'adonner à la chasse. Le périple se poursuit durant plus d'un mois à Vienne, Ischl et Salzbourg de la manière la plus joyeuse : « Nous étions gais comme des enfants ». Insouciance de courte durée car de Genève, ils sont rappelés précipitamment par le Roi à

1 MRA – Fonds Wilmet – Lettre de Marie à Carola de Saxe, Bruxelles, 17 juin 1868 (XV/41).

2 Actuellement situé dans le district de Novy Jicin, en République tchèque.

Bruxelles « à cause de la maladie du petit prince [...] le pauvre enfant souffre beaucoup et l'hydropisie s'est déclarée. La situation peut encore durer, mais il n'y a plus en réalité aucun espoir. C'est terriblement triste¹! »

Nouvel espoir

Découragée par la constante froideur de la Reine à son égard et son blessant refus de toute compassion, Marie fuit à nouveau Bruxelles et séjourne à Tervuren durant un mois. C'est de là qu'à la fin octobre 1868, elle annonce joyeusement à Carola : « Bonne nouvelle qui te réjouira. Notre plus cher vœu semble s'accomplir et espérons que Dieu nous conservera nos espérances. Je dois être prudente et je mène une vie tranquille. Nous devons renoncer à tout voyage, mais j'espère recevoir les parents ici². » Marie est à nouveau sereine : « Nous avons passé mon anniversaire calmement, mais d'une heureuse et reconnaissante disposition. Combien n'ai-je pas à remercier Dieu ! [...] je souffre de beaucoup d'inconvénients, mais je vais bien. Peu de personnes se surveillent comme moi, impossible de faire plus³. »

Philippe et Marie s'entendent au mieux. Il lui fait la lecture des ouvrages qu'elle aime (des biographies, des romans, des poésies de Byron et de Schiller qu'il est capable de lire aisément dans le texte original) et l'initie au croquet. Marie et lui partagent une très grande complicité qui s'exprime parfois par d'irrépressibles fous rires : « Nous avons eu ce jour la visite du duc de Brunswick [ex-roi George V de Hanovre] qui avait fui Paris avec tous ses diamants parce qu'il est convaincu qu'aujourd'hui il y aura là une émeute et qu'il courait le danger d'être filé. Il restera ici quelques jours attendant jusqu'à ce que Paris soit calmé. Il portait sa perruque noire et ses gants à boutons de diamants. Tu peux penser que Philippe et moi n'osions nous regarder pendant qu'il racontait avec conviction l'émeute qui aurait lieu ce jour à Paris⁴. »

1 MRA – Fonds Wilmet – Lettre de Marie à Carola de Saxe, Bruxelles, 25 août 1868 (XV/43).

2 MRA – Fonds Wilmet – Lettre de Marie à Carola de Saxe, Tervuren, 30 octobre 1868 (XV/44).

3 MRA – Fonds Wilmet – Lettre de Marie à Carola de Saxe, Bruxelles, 21 novembre 1868 (XV/45).

4 MRA – Fonds Wilmet – Lettre de Marie à Carola de Saxe, Bruxelles, 12 décembre 1868 (XV/45-46).

Pendant ce temps-là, à Laeken, un drame se prépare. La maladie du petit Léopold, le fils du Roi, un enfant un peu pataud mais très intelligent, comme le disent ses yeux noisette si vifs, et qui a toujours joui d'une bonne santé, prend une tournure alarmante¹. Le simple rhume qu'il a contracté en avril 1868 a affecté l'enfant durant deux semaines. La toux qui reprend peu après ne cesse d'accabler le jeune malade qui subira – sans amélioration de sa santé – l'ablation de la luette. La plupart du temps, cette toux persistante le prive de sommeil tant ses manifestations sont fréquentes. À la mi-mai, un examen cardiaque met en évidence des anomalies inquiétantes du rythme pulsatile. Les huit mois suivants constitueront un calvaire pour Léopold. Dès juillet, les médecins constatent une série de phénomènes morbides et inquiétants : œdème prononcé sur tout le corps, affaiblissement et diminution du bruit respiratoire, troubles digestifs et hépatiques, cyanose des mains et des pieds... Un séjour à Ostende sensé lui apporter un mieux doit être interrompu au terme de dix jours. En septembre, des gonflements hydropiques très accentués se manifestent, accompagnés d'un affaiblissement de la vue à l'œil droit et de dyspnées telles qu'on croit qu'il succombera dans la soirée du 25 octobre. Le Prince vivra encore trois mois extrêmement pénibles, au cours desquels on tente d'utiliser tous les recours alors disponibles dans l'arsenal thérapeutique : application de sangsues, de cataplasmes, de vésicatoires, de teinture d'iode, absorption de tisanes de groseilles noires, de bicarbonate de soude, de nitrate de bismuth, d'onguent à la belladone, de petites quantités de vin, de fer et de digitale. On multiplie les médications, on en varie les combinaisons, mais sans succès. Seules la morphine et la codéine apportent un soulagement, hélas temporaire.

Tandis que l'état du jeune duc de Brabant s'aggrave considérablement, la grossesse de Marie suit son cours de manière satisfaisante : « Je suis à la moitié et le temps le plus pénible est passé². » Le 22 janvier 1869, après de longs mois de souffrance, le jeune Léopold, âgé de neuf ans et demi, expire en présence de ses parents effondrés. Le Roi, la Reine et la Belgique sont en deuil. Charlotte écrit que la mort du petit Prince a « tué la Belgique ». En cet instant précis, Léopold II n'a plus qu'un seul héritier : son frère Philippe. La prochaine maternité

1 APR – Cabinet du roi Léopold II, *Maladie et mort de S.A.R. le Prince Royal, Comte de Hainaut* (V.A.d1, n° 2).

2 MRA – Fonds Wilmet – Lettre de Marie à Carola de Saxe, Bruxelles, 20 janvier 1869 (XV/46).

de Marie revêt donc maintenant une importance plus cruciale encore qu'au moment de son annonce : la providence permettra peut-être que la troisième génération des Saxe-Cobourg-Gotha soit à nouveau représentée par un héritier mâle, assurant la transmission de la lignée royale et garantissant ainsi à long terme la survie de la dynastie.

Dévasté par la perte cruelle de son jeune fils, le Roi est atteint en tant que père et en tant que souverain d'une lignée qu'il lui appartient de poursuivre. Oh, bien sûr, il pourrait – il devra et il le fera – se rapprocher de la Reine, mais ses espoirs immédiats se portent plus raisonnablement sur sa belle-sœur, la comtesse de Flandre, qui deviendra mère à la fin du printemps.



230
LL. AA. RR. Madame La Comtesse de Flandre
Mgr. Le Prince Beaudoin, La Princesse Henriette, Duchesse de Vendôme,
La Princesse Joséphine Princesse de Hohenzollern.
O. Dupont-Eméra
Bruxelles.

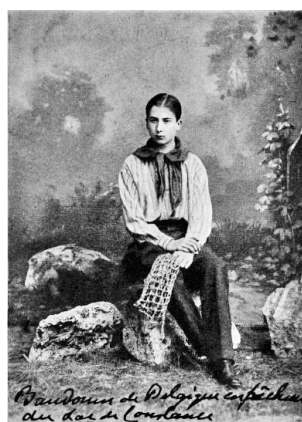
La comtesse de Flandre
et ses trois premiers enfants
à Francfort en septembre 1874.
Collection privée



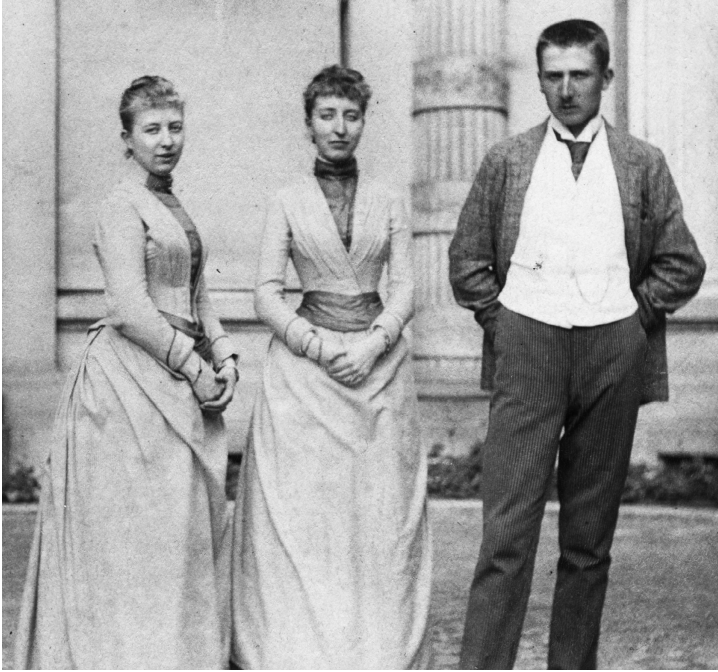
Le palais des comtes de Flandre rue de la Régence à Bruxelles vers 1880.
Collection privée



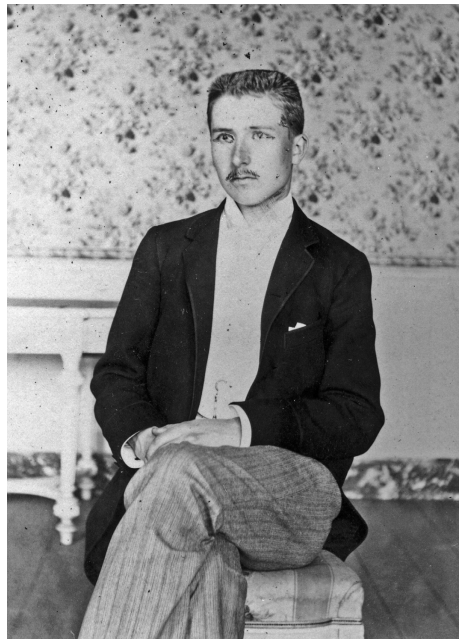
Baudouin et Albert à la côte belge en 1883. APR



Baudouin en pêcheur du lac de Constance,
le 20 octobre 1884. Photo F.Bar. APR



Joséphine, Henriette et Baudouin dans la cour d'honneur du palais de la rue de la Régence en mai 1890. Photo prise par le prince Albert. APR



Le prince Baudouin photographié par son frère Albert en mai 1890. APR

TABLE DES MATIÈRES

Prologue	7
I <i>A good fellow</i>	11
Je ne suis qu'une doublure	11
Je n'aurai jamais ici qu'un rôle très effacé et je ne m'en plains pas	17
Mariage à Berlin sous le regard du roi de Prusse	20
Une cour si froide	21
Nouvel espoir	26
II Baudouin : l'avenir de la Belgique	29
Si c'est un garçon, nous l'appellerons Baudouin	29
Je suis fort vivante et tout me tient à cœur	34
Il n'y a pas de plus grand bonheur que d'avoir des enfants gentils et bien réussis	38
III Grandir dans un univers d'exception	43
Les devoirs du père du futur Roi	45
IV Les Hohenzollern : la famille prussienne de Baudouin	51
V Éduquer l'héritier de la couronne	61
Un enfant doux et modeste	61
Le gouverneur libéral du petit Télémaque	65
Il faut des principes	71
Ne fais pas trop travailler tes enfants	75
À table avec les Flandre	80
Dîners chez le Roi : j'espère qu'aucun rhume n'éclaircira les rangs	84

	Une excursion à Tervuren	89
	Je m’amuse plus aux Amérois qu’à Bruxelles	92
	Sigmaringen : l’Athènes de la Souabe	97
	L’affaire Bosmans	102
	Baudouin et Albert : différents et complémentaires	103
	Oscar Terlinden : un dévouement constant	106
	Première communion : rite de passage à l’adolescence	109
	Premier voyage dans le Nord de l’Italie	111
VI	Étudiant et soldat	131
	Le fusil sur l’épaule	131
	Je jure fidélité au Roi	141
VII	Un jeune homme grave et sérieux	145
	Premier deuil : le patriarche Hohenzollern n’est plus	150
	Que pense Baudouin de la question sociale ?	158
	Il faut s’occuper de l’ouvrier, sans quoi il est livré aux meneurs anarchistes	158
VIII	Baudouin doit donner l’exemple à la jeunesse belge	167
	Lorsque j’aurai le trône, Dieu et mon peuple me feront passer un examen	167
	Baudouin symbole du bilinguisme : les fêtes de Bruges d’août 1887	174
	Former le successeur	181
	Mayerling : des souvenirs empoisonnés à jamais	190
	Un capitaine de vingt ans	193
	Un mariage, un voyage, des manœuvres	195
IX	La dernière année	205
	Il a quelque chose de si noble, de si digne	205
	On n’entend parler que de maux et de maladies	206
	Les opinions du Prince : la politique, le Congo	208
	3 juin 1890 : Baudouin a vingt et un ans	212
	Ce cousin m’a paru fort gentil	213
	Vers davantage d’indépendance	218
	C’est un grand malheur d’être dans les mains des docteurs	225
	Les mythiques manœuvres militaires de Roulers	231

X	Me marier ? Je suis beaucoup trop jeune	251
	La pensée d'un mariage prochain m'inspirerait une profonde horreur	253
	Clémentine : j'ai toujours tout obtenu de Dieu, sauf Baudouin	255
XI	Madame, Monseigneur est mort	259
XII	Comment instrumentaliser des funérailles	273
XIII	<i>Requiescat in pace</i>	287
XIV	Construire un récit mythique	297
	Épilogue	305
	Annexe I Titulature du prince Baudouin	311
	Annexe II Témoignage inédit de la baronne Idesbalde Snoy et d'Oppuers sur la mort de Baudouin	313
	Annexes généalogiques	317
	Index des noms de personnes	319
	Sources	323
	Bibliographie	327
	Remerciements	331